

FEUILLETON DU SAMEDI

LA VIE DU PÈRE TIRELIRE

Avec les Aventures d'un Crocodile

IV

(Suite.)

Baptiste ne tarda pas à revenir de la cave avec deux bouteilles dont la noble possière témoignait de la vieillesse du liquide. M. de Lavardens en versa un demi-verre au briquetier, et celui-ci, dès les premières gorgées, fit claquer sa langue d'une manière significative. Bientôt ses narines s'ouvrirent au fumet appétissant du poulet que Jeanneton venait de servir.

— Mangez-moi cette aile, dit M. de Lavardens, et buvez encore un coup. Comment trouvez-vous ce petit vin ?

— Tirelire ! c'est de l'élixir de longue vie !

— Vous le trouvez bon ? tant mieux ! Baptiste, vous en parlez quelques bouteilles chez le père Tirelire, ça le remettra en santé.

Le briquetier se laissait faire ; il ne savait que répondre à ce flot de paroles.

— Maintenant, parlons du but de votre visite ; je parie que vous êtes venu pour tirer vengeance d'un certain crocodile. . .

— Moi, jamais ! balbutia le briquetier.

— Avouez donc que vous lui en voulez : ne s'est-il pas échappé de sa cuisse, et cela sans vous prévenir ?

— J'avoue que je n'ai pas été prévenu.

— J'en étais sûr ! Eh bien ! venez lui dire votre façon de penser.

Et, prenant le briquetier par le bras, il le mit en présence de l'amphibie.

— Le reconnaissez-vous, ce mauvais plaisant ?

— Si je le reconnais ! Pauvre bête ! fit le briquetier, je ne t'en veux pas !

— Vous êtes donc philosophe, père Tirelire ?

— Ne le croyez pas.

— Je vous croyais philosophe.

— Quand il n'y a pas d'argent, adieu la philosophie, tirelire !

— Et vous voudriez en gagner, de l'argent ?

— Monsieur de Lavardens, poursuivit le briquetier d'un ton pénétré, l'héritage paternel va être vendu, et je n'ai plus de pain dans l'armoire. Je me sens capable de tout entreprendre pour qu'il me soit donné de mourir sous le toit du père Champsecrét.

— Bravo ! bien dit, père Tirelire ! Vous n'avez pas renoncé à votre projet de courir la foire, n'est-ce pas ? Non, vos yeux me le disent assez. Baptiste !

Le serviteur se présenta.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire : vous n'êtes plus à mon service : vous êtes désormais au service du père Tirelire.

— Du père Tirelire ? demanda Baptiste étonné.

— Eh oui ! du père Tirelire ! quoi d'extraordinaire à cela ? Vous le suivrez partout où il voudra bien vous conduire. Je mets à sa disposition un cheval et un véhicule, et il emportera le crocodile. Père Tirelire aidez-moi à mettre l'animal dans sa cuisse neuve, et remarquez que je ne l'escamote pas.

— A quelque chose malheur est bon ! s'écria le briquetier. Monsieur de Lavardens, je ne m'appartiens plus. . .

— C'est vrai, vous appartenez dès aujourd'hui à l'illustration et à l'histoire. A quand votre départ ?

— Mais il me faudra quelques jours. . .

— Nécessaires aux apprêts de votre voy-

age, c'est juste. En attendant, prenez ces quelques écus pour vos premiers frais. "

Le briquetier se crut le jonet d'un de ces rêves qui l'avaient poursuivi pendant sa maladie ; mais le rêve était couleur de rose.

On mit le crocodile dans sa boîte et on le cadenassa.

— Prenez cette clef, dit M. de Lavardens, elle est à vous ; vous seul aurez le droit d'ouvrir la porte au prisonnier. Maintenant, touchez là et au revoir !

Le briquetier prit congé de M. de Lavardens et gagna son logis, escorté de Baptiste chargé d'un panier de vin.

— Femme, s'écria-t-il en arrivant, à genoux ! remercions le bon Dieu qui a eu pitié de notre pauvre maison. "

V

HISTOIRE D'UN PEINTRE INCONNU. — LA PATRIE ! — LE CHEF-D'ŒUVRE.

Comme le père Tirelire se livrait à toute la joie de son âme, il aperçut un peintre qui peignait la briqueterie.

— La Providence complète son œuvre, se dit-il, c'est elle qui nous envoie un peintre !

Il s'approcha sur la pointe des pieds et se mit à examiner le travail. Il trouva l'œuvre bonne sans doute, car il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! c'est bien là ma briqueterie !

L'artiste se retourna et dit :

— Vous trouvez, père Champsecrét ?

— Monsieur me connaît donc ? demanda le briquetier surpris.

— Oh ! depuis longtemps déjà.

— Monsieur est donc du pays ?

— De ce village même.

— C'est drôle, je ne vous remets pas.

— On a voyagé, et les voyages vous changent toujours un peu. Vous souvient-il de Mathieu Coupil ?

— Quoi ! vous seriez le fils de votre père ?

— Comme vous le dites fort bien. Je suis Pierre Coupil.

— Je vous ai vu tout petit, monsieur Pierre.

— Et maintenant me voilà grand et bien vieilli.

— Qu'êtes-vous donc devenu ? vous êtes parti pour un pays lointain à ce que j'ai entendu dire.

— Pour Paris, et, Dieu merci ! m'en voilà revenu. "

A ce mot de Paris, le père Tirelire se redressa.

Une digression est ici nécessaire. Le nom de peintre reviendra dans cette histoire : il nous paraît utile de jeter un coup d'œil sur son passé.

Pierre Coupil revenait, en effet, de Paris. Il avait eu aussi son ambition : il avait rêvé la gloire et la fortune. Il partit, léger d'argent, riche d'illusions. Il lui sembla que la diligence l'emportait vers un pays où il n'y avait qu'à tendre la main pour saisir le bonheur. On y encourageait le talent, on y couronnait le génie. Comme tant d'autres, il n'y trouva que la misère et la désillusion. Il ne perdit pourtant pas courage ; il travailla du matin au soir, et malgré tout, le fervent apôtre manqua souvent de pain, et se vit réduit, pour vivre, à sculpter des manches de parapluie.

On se dispute aujourd'hui ces suaves têtes de femmes, ces fruits aux feuilles délicates, ces musées de chiens fins et alertes, toutes ces sculptures où Pierre avait mis son esprit sûr et cette touche délicate du maître. Ces chefs-d'œuvre, il les avait vendus pour un morceau de pain.

Il se dit alors que la gloire coûtait trop

cher, qu'il reviendrait au pays natal chercher la santé perdue.

Le bâton du pèlerin à la main, il se mit en route, pauvre, mais l'espérance au cœur. Chemin faisant, il dessina les vieilles tours et les chaumières agrestes, et paya de son talent les aubergistes, heureux d'héberger un peintre parisien. Il fit ainsi deux cents lieues, et Dieu voulut qu'il saluât le clocher de son village, où il fut reçu à bras ouverts, par des parents qui ne l'avaient pas oublié.

Et voilà comment le père Tirelire put admirer, la première fois de sa vie, une belle peinture.

— Vous revenez de Paris ! fit le briquetier avec admiration.

— De Paris même !

— De Paris ! Ça doit être beau !

— Oh ! superbe !

— Tirelire ! un jour peut-être y ferai-je un voyage !

— Eh quoi ! demanda l'artiste étonné, vous auriez aussi votre grain d'ambition, père Champsecrét ?

— On a ce qu'on a, " dit sentencieusement le briquetier.

Le peintre le regarda entre les deux yeux. Il ne comprenait pas bien.

— Au fait, poursuivit Pierre, pourquoi n'auriez-vous pas votre ambition ? . . . j'ai eu la mienne, moi !

— Sans vous couper, monsieur Coupil, dit d'un air malin le père Tirelire, voulez-vous me permettre une petite critique sur votre tableau ?

— Comment donc ?

— C'est notre lavoir que vous avez fait là !

— J'ai voulu faire votre lavoir.

— Eh bien ! à ce lavoir il manque quelque chose.

— Des canards ? je gage !

— Pas le moins du monde.

— Des lavenses, peut-être ? Je parie pour les lavenses.

— Vous perdriez, monsieur Coupil.

— Veuillez alors me dire ce qui manque à mon lavoir.

— Un crocodile, tirelire ! un crocodile sortant de l'eau, la gueule ouverte et l'œil menaçant. "

Pour le coup, Pierre se dit que le briquetier avait perdu la tête.

— Vous vous dites que je suis fou, n'est-ce pas, monsieur Coupil ? avouez.

— Ma foi ! père Champsecrét. . .

— Père Tirelire, si ça vous est égal.

— Père Tirelire, soit.

— Eh bien ! écoutez le père Tirelire quelques minutes, et vous vous prononcerez après. "

Alors il raconta comment il avait été trompé par le cordonnier Giraud, et comment il était devenu le cornac d'un crocodile. Il parla avec chaleur de ses projets de voyage et de son espoir de racheter un jour l'héritage de son père.

— Mais une chose manque à mes projets, dit-il en terminant son récit.

— Et cette chose ?

— Vous ne devinez pas ?

— Ma foi ! non.

— Eh parbleu ! une toile, une grande toile où mon crocodile serait représenté sortant de l'eau. C'est ça qui m'amènerait du monde !

— Père Tirelire, vous êtes un homme de génie, je travaillerai certainement un jour à votre statue.

— L'idée n'est pas de moi, monsieur Pierre.

— Tant pis !

— Elle est de M. de Lavardens, chez qui je vous donne rendez-vous. Vous êtes le peintre que nous cherchions. "

Le lendemain, le peintre et le briquetier